Sur les traces de l'écriture de Boubacar Boris Diop

Bassirou Niang

Africultures, 16 novembre 2026

Après trois ans de préparation, du 26 au 28 octobre 2026, s'est tenu un colloque international et interdisciplinaire à l'université Cheikh Anta Diop - Dakar, sous le thème : *Boubacar Boris Diop : la charge et les chemins de l'écriture.*



Boubacar Boris Diop

Cette rencontre coïncidant avec le 80e anniversaire de l'écrivain, né le 26 octobre 1946 à Dakar, fut à la fois un temps de mémoire, de (re)lecture, de regard critique, d'hommage et de soubassement à ses propres valeurs linguistiques que des professeurs d'universités de la sous-région ouest-africaine, d'Europe, d'Amérique du Nord - en présentiel ou en mode vidéo-conférence - ont partagé dans une ambiance naturellement académique de perception du sens de l'œuvre diopienne.

Après les discours d'usage de bienvenue et d'exposé du prétexte de cette rencontre par les présidents respectifs du Comité d'organisation et de celui scientifique, le Dr Serigne Sèye et le Pr Ibrahima Wane, la conférence inaugurale du colloque a été faite par le Pr Felwine Sarr de Duke University sur le thème : "*Boubacar Boris Diop : Écrire sur les crêtes*". Une intervention qui aura duré exactement une heure et durant laquelle, ce dernier, dans son propos introductif, a voulu préciser ne pas parler de l'auteur en sa qualité de critique littéraire, mais plutôt en tant que lecteur. Il s'est agi pour lui de rappeler, par-delà le parcours littéraire, débuté avec *Le Temps du Tamango* (1981), *Les tambours de la mémoire* (1990), *Le cavalier et son ombre*, jusqu'à son dernier roman *Un tombeau pour Kinne Gaajo*, traduction française de Bàmmeelu Kocc Barma (2017).

On ne peut donc évoquer l'œuvre de Diop sans passer par les chemins de mémoire, constitutifs de celle-ci. Elle traverse la psychologie des personnages, trace les contours des lieux du récit, dans presque tous ses

romans, et surtout, celui bien accueilli par la critique, *Murambi, le livre des ossements* (2000), sans doute, par la charge humaine autant émotionnelle que mémorielle qui habite à la fois le récit, les corps-squelettes, les oripeaux en tissu de la violence et les lieux de massacre, sépultures béantes d'une tragédie humaine que l'histoire côtoie toujours avec une proximité littérairement venteuse sur les consciences encore debout. Un livre qui évoque le génocide des Tutsi au Rwanda, en 1994.

La nécessité s'impose de sauvegarder la mémoire collective, de prendre en charge ses propres récits afin d'éviter le piège de la déformation historique, œuvre des pouvoirs politiques. Dès lors, tous les paradoxes des sociétés africaines, leurs luttes pour la liberté, les combats politiques, les défis que leur imposent le temps et les circonstances apparaissent dans la littérature de Boubacar Boris Diop. D'où une écriture accrochée entre le souvenir impérieux et l'oubli refusé, la soif de parole et l'inadmissible silence...

Le wolof comme signature linguistique

Durant ce colloque - c'était attendu - la question de l'identité linguistique, jugée consubstantielle à la liberté, a été une charge thématique traversant presque toutes les interventions, par le prétexte du choix esthétique de l'auteur d'écrire dans sa langue maternelle, le wolof (ouolof, pour certains), avec un premier saut par Doomi Golo (2003), traduit plus tard en français sous le titre de *Les petits de la guenon*. S'inscrivant ainsi dans les sillons du Kenyan Ngugi Wa Thiongo et de son compatriote Cheik Aliou Ndao. Ce qui déplace désormais "*le centre de gravité de l'œuvre*".

Une question revenant dans l'intervention du Pr Felwine Sarr de Duke University, toujours dans une posture de lecteur, qui, s'appuyant sur la production littéraire en wolof de l'écrivain, souligne chez Boris la conscience de la capacité des langues africaines à produire une pensée exigeante, des formes narratives élaborées et des imaginaires singuliers. Avec leur répondant le plus visible sans doute : la création du journal *Lu defu waxu*.

Un retour à l'histoire, à l'histoire de la douleur ou encore à "*l'habitude du malheur*", expression employée dans son essai *L'Afrique au-delà du miroir*, fait replonger le regard critique dans les rapports de cohabitation-transition entre les langues. Comment considérer puis transmettre la mémoire dans une langue qui n'est pas sienne ? Comment fixer les temporalités et construire les récits dans une langue d'emprunt ? Autant de questions aux allures parfois rétrospectives étudiées par les intervenants à ce colloque.

Des thématiques qui interrogent

Ce colloque qui a duré trois jours sera rythmé par des sessions dont celles portant sur "*Mémoire, rêves, réparations : les ar-*

chitectures narratives du roman diopien" ; "*Écrire le génocide : marginalité et intermédialité*" ; "*Les chemins de l'histoire : tirailleurs, colonialités et dialogues transatlantiques*" ; "*Écrire en wolof : leurres, plaisirs et transmission*".

Au chapitre des interventions, retenons-en particulièrement deux : d'abord celle de l'historien et philosophe Khadim Ndiaye de l'université de Sherbrooke sur "*Boubacar Boris Diop face à Stephen Smith, Achille Mbembé et Souleymane Bachir Diagne*", évoquant "*La contestation des récits externalistes et pathologisants sur l'Afrique, la vigilance face aux dispositifs contemporains de médiation post-coloniale et la centralité des langues africaines dans la production des savoirs*", et puis celle d'El Hadj Camara, Enseignant-chercheur en littérature comparée à l'université Assane Seck de Ziguinchor sur "*L'engagement de Boubacar Boris Diop, entre devoir de mémoire et combat pour la revalorisation des langues africaines*". Sujet traité à travers "*une sociocritique et une approche post-moderne de quelques-unes des œuvres*" de Boubacar Boris Diop.